

## L'Histoire à l'assaut du pouvoir *Le Globe* de 1828 à 1830

*Le Globe* jouit depuis la fin de la Restauration d'un grand prestige intellectuel<sup>1</sup> pour ses collaborateurs célèbres comme Jouffroy, Stendhal ou Sainte-Beuve. Il n'offre cependant d'ordinaire que la petite monnaie des grandes oeuvres ; la part de la critique honnête mais sans génie y excède celle des avancées décisives. Sa périodicité bi ou tri-hebdomadaire puis quotidienne lui interdit de rivaliser dans l'analyse politique ou l'érudition historique avec la *Revue française*.

Le mérite du *Globe* est ailleurs. Un journal est "une conversation les portes ouvertes"<sup>2</sup>. *Le Globe* nous introduit dans la conversation de ceux qui seront au pouvoir après 1830, et ce d'autant qu'il est l'organe de la génération montante. Il est fondé en septembre 1824 pour être l'expression des "opinions jeunes en littérature et en philosophie"<sup>3</sup>. Les rédacteurs ont alors entre 20 et 30 ans, dix ans de moins que Guizot ; ils appartiennent à une génération heureuse, que n'ont pas lassée les luttes de la révolution et de l'empire ; ils ne partagent pas les passions religieuses des hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle ; ils ont l'audace et parfois la présomption des novateurs juvéniles. Exclus de la Chambre parce qu'il faut 40 ans pour être éligibles, ils reçoivent de la décomposition des partis d'opposition une audience

---

<sup>1</sup> Les travaux anciens sont maintenant largement périmés par la thèse de Jean-Jacques Goblot, *Littérature, politique et philosophie sous la Restauration. Le Globe et son groupe littéraire (1824-1830)*, Université Lyon 2, 1987.

<sup>2</sup> *Le Globe*, 4 avril 1829.

<sup>3</sup> Editorial de Dubois, 23 janvier 1830.

exceptionnelle et une maturité précoce. On sait combien dans un XIX<sup>e</sup> siècle rythmé par la succession rapide des changements de régime, il importe d'isoler les esprits de la même volée ou du même printemps. L'histoire des doctrines est rythmée par la suite des générations tout autant que l'histoire politique.

Organe d'une génération, *Le Globe* permet d'en saisir l'esprit dans toutes ses manifestations. La revue offre, par sa visée encyclopédique, l'occasion de saisir l'articulation entre l'économie, la philosophie, la science, l'histoire, la littérature et de s'interroger sur la cohérence de l'ensemble. On peut bien y distinguer avec Sainte-Beuve des vues historiques à la Augustin Thierry, la philosophie spiritualiste de Jouffroy, l'économie politique ultralibérale de Duchâtel, la critique staëlienne de Dubois et Rémusat<sup>4</sup>, etc... les mêmes questions font retour chez tous. La Restauration est une période où les questions philosophiques, religieuses, politiques et historiques ne sont pas séparables. Rien d'étonnant d'ailleurs quand un régime fait du mystère de l'eucharistie une vérité légale et de l'histoire des rois une histoire sainte. Mais dans *Le Globe* cette unité des savoirs est plus nette qu'ailleurs.

Cette unité, on la saisit au mieux si on privilégie le traitement de l'histoire de France dans la revue. L'histoire est en effet le lieu où s'unifient les différents savoirs, dans une pensée fondamentalement historiciste. Elle est aussi le lieu où s'opère le lien entre pouvoir et savoir. Cette position centrale de l'histoire est énoncée par Dubois dans un article programmatique du 22 janvier 1828 : "Théoriciens par position et par goût" [...] " nous vivons à une époque où l'alliance de la théorie et de la pratique devient plus que jamais nécessaire, la première, pour presser et poursuivre toutes les conséquences des bienfaits de la révolution; la seconde, pour former peu à peu les moeurs du pays, et, par une action continue des citoyens sur les choses et sur le pouvoir, amener la réforme des lois". Aussi bien l'histoire n'est pas dans *le Globe* une spécialité, mais un territoire commun à tous les rédacteurs.

## **Théorie et pratique, histoire et politique**

---

<sup>4</sup> Sainte Beuve, "M. Charles Magnin ou un érudit écrivain", *Nouveaux lundis*, M. Levy frères, 1865, t 5, p. 446-447.

Pour étudier l'histoire comme discours politique, je privilégierai les années 1828-1830. Ce ne sont pas les plus brillantes intellectuellement ; Sainte-Beuve n'écrit plus guère dans *Le Globe* de 1828 à 1830, Stendhal s'est écarté. Du coup les historiens de la revue ont négligé ces années où pourtant une politique éditoriale très souple tente d'offrir au public une réflexion qui colle à l'événement. La victoire des libéraux en novembre 1827 puis la chute du ministère Villèle et la formation du ministère Martignac en janvier 1828 rendent alors possible un traitement explicite des questions politiques. La suppression de l'autorisation préalable les 18-29 juillet 1828 officialise cette liberté nouvelle. Durant la période heureuse du ministère Martignac *Le Globe* devient un peu terne faute d'adversaires à combattre mais il retrouve toute sa virulence avec le ministère du 8 août 1829 Polignac, Bourdonnaye, Bourmont avant que la Révolution de Juillet n'entraîne le départ de la plupart des rédacteurs et la reprise du titre par Pierre Leroux et les Saint-simoniens.

Cette entrée en politique des années 1828-1830 n'est pas séparable d'une volonté d'approfondir l'héritage historique. Rien ne le montre mieux que les déclarations d'intention qui signalent les changements éditoriaux. Le 22 janvier 1828, Dubois justifie le passage de trois petits numéros hebdomadaires les mardi, jeudi, samedi à deux feuilles doubles le mercredi et le samedi par le souci de suivre avec plus d'attention les questions de liberté religieuse, de législation et d'économie politique et de "presser et poursuivre toutes les conséquences des bienfaits de la révolution". Quand après la loi du 18 juillet 1828 et l'ordonnance du 29 juillet *Le Globe* devient juridiquement un journal politique, un grand éditorial anonyme du 2 août énonce le programme de ces jeunes citoyens tout juste entrés dans l'exercice des droits électoraux : "la réforme des habitudes de l'Ancien régime, de la révolution, de l'empire, et des premières années serviles de la Restauration; la propagation de l'esprit d'association et la division du travail appliquée sur tous les points du pays; l'exact accomplissement de tous les devoirs, et la réclamation hardie de tous les droits que nous impose la qualité de citoyens; la surveillance inquiète et passionnée de tous les actes des autorités locales; en un mot l'enseignement par doctrine et par pratique des moeurs de la liberté, voilà ce que les hommes *nouveaux*, puisque ce mot a fait fortune, doivent à leur pays."

Dans le corps de la revue la place de l'histoire n'est pas moindre que dans les déclarations d'intention. C'est par l'histoire que Dubois s'était rapproché de Guizot ; révoqué en 1821 il avait traduit pour Guizot une histoire de l'église de Reims par un chanoine du X<sup>e</sup> siècle, Flodoard, pour la collection des Mémoires

relatifs à l'histoire de France. Le poids croissant de Dubois dans la revue se traduit par une diminution de l'espace réservé aux voyages au profit de la politique et de l'histoire.

Cette progression de l'histoire n'est pas chiffrable avec précision: la revue malgré l'introduction systématique de rubriques en avril 1825 n'a pas une division consacrée des matières ; y coexistent une division géographique et une division thématique. Un même article, découpé en plusieurs livraisons, peut apparaître sous des rubriques différentes, comme il est naturel en un temps où l'on pense en termes de bloc de belles lettres ou de sciences morales et politiques indifférenciées plus qu'en termes de disciplines académiques.

On peut néanmoins constater une progression sensible de l'histoire au détriment de la philosophie et, dans l'histoire, une prédominance de l'histoire de France récente<sup>5</sup>.

En 1828, à côté de petites rubriques de philosophie, économie politique, science du droit, science politique où d'ailleurs on remonte d'ordinaire à l'ancien régime, deux gros massifs "littérature" et "histoire" se détachent. Mais la "littérature" est une catégorie hétérogène. L'histoire est un champ mieux circonscrit ; alors que philosophie et science politique n'occupent ensemble que 20 rubriques, l'histoire en occupe 26 à quoi il faut ajouter l'antiquité, l'histoire de l'art, l'histoire de la philosophie, l'histoire littéraire, les notes pour servir à l'histoire de...

Le choix des sujets d'histoire est largement influencé par la politique: on privilégie l'histoire anglaise pour ses vertus libérales et l'histoire de la Méditerranée -Grèce, Turquie ou monde arabe- parce que les jeunes libéraux sont favorables à l'indépendance grecque et que "la Méditerranée est un lac européen". Mais la part majeure est réservée à l'histoire de la France moderne. Un tiers environ des rubriques d'histoire (9) est consacré à la période qui s'étend de la fin de l'ancien régime au début de la Restauration, à quoi il faut ajouter à peu près autant d'articles qui dans les rubriques science politique et économie politique traitent aussi de cette période. Le vaudeville et le drame font également une large place à l'histoire récente.

En 1829 alors qu'il n'y a plus que 17 rubriques "philosophie" on trouve 41 articles sous la rubrique histoire dont 16 sur la séquence qui va de l'absolutisme à la Restauration à quoi s'ajoutent sous le titre "mémoires" une dizaine d'articles

---

<sup>5</sup> Goblot, *op. cit.*, p 281 dresse le tableau de la répartition des rubriques du *Globe* entre le 9 avril 1825 et le 19 janvier 1828 : étranger 309; littérature et poésie 232, théâtre 184; science et industrie 132; divers 116; histoire 94; beaux-arts 82; philosophie, science politique, etc 60. La présence massive de la littérature n'a rien de spécifique au *Globe* qui se distingue principalement par la place donnée à l'histoire, la science politique, l'économie et la philosophie.

presque consacrés à cette période, et de nombreux articles de politique ouverts par une rétrospective historique.

L'inflation de l'histoire ne se dément pas en 1830 malgré une réduction globale des articles de fond au profit des commentaires sur la campagne électorale et l'expédition d'Alger. Ce sont d'ailleurs les deux grands articles historiques de Dubois sur "la France et les Bourbons" les 15 et 19 février 1830 qui marquent le passage franc à la politique et sont à l'origine du procès intenté à Dubois par le ministère public.

Cette prééminence de l'histoire consacre sans doute la supériorité française, réelle ou proclamée, dans ce domaine<sup>6</sup>. Mais elle montre surtout combien l'histoire de France est un savoir politique, une propédeutique à toute carrière d'homme public. Par sa valeur universelle, l'histoire de France est en effet un réservoir de concepts politiques comme le souligne Rémusat : "Lorsque nous avons donné le nom du *Globe* à un journal tout français par l'esprit d'examen et de liberté qui l'inspire, écrit-il, nous avons d'un seul mot annoncé qu'au premier rang des attributs de cet esprit, nous mettons l'universalité. Il est, et les gouvernements étrangers ne l'ignorent pas, la vraie monarchie universelle de l'époque"<sup>7</sup>. L'histoire de France dévoile le cours de l'histoire universelle. Aussi bien son étude a pour fonction privilégiée de permettre un consensus sur les fins politiques.

Dans ce recours à l'histoire comme langage politique et moyen d'intelligibilité il faut faire la part de la rhétorique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les positions partisans se définissent en termes de filiation historique. Sous la Restauration la contre-révolution qu'on appelle "parti de l'absolutisme" crie à la Terreur tantôt pour une réunion d'électeurs<sup>8</sup>, tantôt pour une extension des droits politiques<sup>9</sup>. Il y a là, note *Le Globe*, le 14 mai 1828, de l'hypocrisie pour dissimuler d'autres craintes moins avouables: quand la contre-révolution "parle de jacobins et de terreur, sans

<sup>6</sup> Le 21 mai 1828 Armand Carrel oppose le développement de l'histoire scientifique en France à la préférence des Anglais pour la poésie nationale et l'embellissement du passé.

<sup>7</sup> Commentaire du discours de Saint-Marc-Girardin sur la littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle, 3 janvier 1829. Il est possible que cette interprétation de Rémusat soit rétrospective et que le titre *Le Globe* ait été inspiré en 1824 par l'exemple du *Globe* anglais.

<sup>8</sup> Le 2 avril 1828, *Le Globe* note que *la Gazette de France* et *La Quotidienne* crient à la Terreur pour une réunion paisible de 800 électeurs -alors que même les paysans de l'Ouest ont cessé de redouter une nouvelle Terreur.

<sup>9</sup> Par exemple le 14 mai 1828 pour l'adoption de la loi relative à la révision annuelle de la liste des jurys.

doute elle n'y croit pas; mais ces mots, à ses yeux, en représentent d'autres non moins odieux, ceux de constitutionnels et de liberté".

Au *Globe* comme ailleurs le recours polémique à l'histoire est de surcroît appelé par les rigueurs de la censure. Les grandes oeuvres historiques du XIX<sup>e</sup> siècle doivent comme on sait pour une part leur naissance et leur force aux régimes répressifs qui renvoient les publicistes à leurs études : sous la Restauration (Guizot, Thierry, Thiers, Barante) ; sous le second empire (Tocqueville, Quinet, Blanc). L'histoire est une politique par procuration, quand la chambre est réduite au silence.

Mais sous la Restauration le recours à l'histoire n'est pas simple commodité de langage. La Restauration est ce régime pour lequel l'histoire est l'impensable. Le régime se réclame de la chaîne des temps et fonde sa légitimité sur un droit historique mais il repose sur une dénégation de l'histoire, un interdit de raconter la révolution, la terreur et même le retour de Louis XVIII- puisque le Roi revient dans un pays qu'en droit il n'avait pas quitté. C'est précisément la volonté de Dubois de tout raconter y compris "les événements qui ont blessé ou détruit des droits consacrés par la loi et la vénération des peuples"<sup>10</sup>, qui le fait condamner à 3 à 4 mois d'emprisonnement et 2000 fr d'amende en avril 1830. Le 15 février Dubois avait noté -c'était dans *Le Globe* un lieu commun- qu'à leur retour les Bourbons "étaient oubliés de leurs contemporains. Les générations nouvelles ne savaient rien de leur vie, pas même leurs noms;". On leur accorda la "légitimité historique" comme "une prétention innocente" pourvu que leur pouvoir se reconnaisse lié par les institutions nouvelles". Tout l'article de Dubois est une critique de la mémoire exclusive des légitimistes; "on a trop oublié" ce que furent les Cent jours, "ces trois mois de scènes populaires et soldatesques, de spectacles de fédération renouvelés, d'agitations de clubs et de tribune retentissante, d'appels à tous les souvenirs de nos campagnes de 92 et de 93, de chants sacrés de nos vieilles victoires" où chacun "se crut aux mêmes grands jours où son père s'était trouvé". Au procès Dubois réaffirme sa "loyale impartialité pour tous les courages et tous les dévouements"<sup>11</sup>; sa sympathie pour l'élan des jeunes âmes patriotes derrière Napoléon, pour "le zèle des martyrs vendéens" et pour le "rêve ardent des vieux exploits de nos campagnes de 1792". L'erreur du parti absolutiste est d'occulter cette histoire récente et ainsi de fragiliser la monarchie en l'exposant au risque des coups d'état sur lesquels la

---

<sup>10</sup> *Le Globe*, 3 avril 30 compte rendu du procès de Dubois.

<sup>11</sup> *Le Globe*, 3 avril 1830.

révolution a pourtant donné "un cours complet"<sup>12</sup>. La Restauration n'a pas d'intelligence du présent, faute de culture historique.

L'impartialité des globistes a pour corrélat leur refus de chercher dans l'histoire le critère de la légitimité. Leur mérite tient à leur jeunesse. Comme le souligne Rémusat: "Nous étions sortis de l'école de Voltaire. Nous n'étions jamais entrés dans celle de Maistre et de Bonald; nous prétendions être nous-mêmes une école, et ne penser sur la parole d'aucun maître. C'est dire que ni la Révolution ni l'Empire ne nous imposaient plus que la Restauration"<sup>13</sup>. Tout passé est respectable, mais aucun n'échappe à la critique, parce qu'aucun n'arrive à la plénitude de la liberté qui est l'objectif des modernes. Il n'y a pas de liberté ancienne, n'en déplaise à Mme de Staël et à Augustin Thierry<sup>14</sup> : les Etats généraux n'étaient pas un organe de garanties politiques mais un simple moyen de lever l'argent. La liberté municipale du temps de Clovis et des Germains ? Pure insouciance d'un pouvoir trop fruste pour imaginer de niveler les libertés locales sous le despotisme uniforme de la loi. Les parlements enfreignaient le principe de la séparation des pouvoirs ; comment d'ailleurs dans la France ancienne aurait-on conçu l'idée même de la liberté: "Que pouvait-on souhaiter, attendre, regretter ? Si pour chanter la liberté il n'est pas nécessaire de la posséder, de l'espérer même, il faut au moins l'avoir perdue : nos aïeux n'eurent pas même ce triste bonheur"<sup>15</sup>. Au reste "la liberté ne daterait que d'hier dans les sociétés humaines qu'elle n'en serait pas moins sainte et sacrée"<sup>16</sup>.

L'histoire n'est donc pas le "code" des globistes. Mais ils ne tombent pas pour autant dans le constructivisme qui prétendrait faire de la société une ferme moderne où expérimenter des théories du bon gouvernement<sup>17</sup>. *Le Globe* s'installe dans l'entre-deux, entre l'école philosophique et l'école historique, comme Guizot lui-même<sup>18</sup>. Il cherche à faire marcher d'un même pas le droit et le fait. Les

<sup>12</sup> Editorial du 4 juin 1830.

<sup>13</sup> *Mémoires*, tome 2, Plon, 1959, pp 146-147.

<sup>14</sup> *Le Globe*, 28 janvier 1829, "les états généraux du 14<sup>e</sup> siècle", recension anonyme de l'*Histoire des Français* par J.C.L. Simonde de Sismondi.

<sup>15</sup> Rémusat, 3 septembre 1828, compte rendu du *Tableau de la poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle* de Sainte Beuve.

<sup>16</sup> 14 mars 1829, commentaire anonyme de *l'histoire du droit municipal en France sous la domination romaine et les trois dynasties* par Raynouard.

<sup>17</sup> Pour blâmer le projet de loi sur l'administration départementale, le 18 février 1829, il suffit au rédacteur d'écrire qu'"il y a tel article qu'on dirait écrit par un secrétaire de Sieyès".

<sup>18</sup> Voir Pierre Bouretz, "l'héritage des lumières", *François Guizot et la culture politique de son temps*, p 40

rédacteurs du *Globe* se savent des héritiers, et assument l'héritage sans s'en sentir esclaves car l'art politique consiste à accepter le donné, pour le modifier.

De l'histoire, ils apprennent la nécessité des transactions et les vertus de la patience : transaction en politique par l'acceptation de la Charte, transaction en philosophie par l'éclectisme cousinien, transaction en histoire par le recours au concept de civilisation qui intègre les étapes de l'histoire de France dans une économie du triomphe de la liberté.

L'art de la transaction est le moyen d'une pédagogie. La nation est un être vivant dont le développement doit être respecté. Tel est le principal enseignement des historiens nouveaux qui "n'ont point cherché à restituer aux peuples la charte de leurs droits mais simplement leurs souvenirs de famille. L'histoire est devenue pour eux la biographie entière d'une nation"<sup>19</sup>. La politique est l'art de tirer les enseignements de cette biographie: ainsi s'interroger sur la bonne représentation ne consiste pas à élaborer une théorie du contrat mais à réfléchir sur la nation telle que l'histoire l'a faite: une par la géographie, par le même mélange de races sur le territoire, par le lien social qui en fait la société la plus égale de l'Europe sans autre distinction que les lumières et les richesses<sup>20</sup>.

### L'histoire comme universel

L'histoire, savoir politique, n'est pas un savoir spécial, mais la synthèse de tous les savoirs. Les histoires partielles convergent dans une histoire globale tant, en ce monde, "il n'y a de divers que les apparences". L'histoire de la société, celle de la philosophie, des sciences et des arts ont en définitive le même cours parce qu'elles ne sont que des points de vue sur le même objet<sup>21</sup>. Aussi y a-t-il dans *Le Globe* une méthode historique qui s'étend à tous les domaines.

De prime abord *Le Globe* semble défendre un relativisme absolu dans la manière d'écrire l'histoire. Narrative ou philosophique, à la mode de Thierry, de Thiers, de Guizot ou de Barante, toute histoire est bonne pourvu qu'elle soit appropriée aux documents disponibles. "Il n'est pas plus de l'essence de l'histoire par elle-même d'être descriptive que d'être philosophique, politique, etc, mais

<sup>19</sup> Commentaire anonyme de l' *Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry, 11 février 1829.

<sup>20</sup> Editorial du 2 juillet 1830 "la France manifestée par les élections". L'article réclame aussi une unité respectueuse des diversités sous le règne uniforme de la loi.

<sup>21</sup> Rémusat, "des coups d'Etat", 2 décembre 1829.

chaque histoire doit recevoir son caractère des faits qu'elle expose"<sup>22</sup>. Si variées soient-elles dans leur style, toutes les bonnes histoires ont néanmoins pour objectif commun de rendre, selon le mot de Guizot, la "physionomie" d'une période. Le grand homme importe moins que les déterminations globales qui rendirent son action possible. Ainsi Louis XIV comme Napoléon ne devinrent aisément absolus que parce que toute la société était servile<sup>23</sup>.

L'historien a donc pour faculté maîtresse l'imagination réglée par l'esprit d'analyse. Art de la synthèse et science du détail sont inséparables, dans un travail de résurrection du passé qui permet de dépasser l'opposition du XVIII<sup>e</sup> siècle entre l'histoire des antiquaires et l'histoire des philosophes. C'est pourquoi l'histoire, en quête de la physionomie du passé, peut être appelée la poésie des modernes. Dans la lignée de la poétique d'Aristote, les globistes répètent volontiers que les historiens racontent les faits arrivés, les poètes ceux qui auraient pu arriver et ils saluent l'apport scientifique du drame historique<sup>24</sup>, du roman historique ou du vaudeville. Le roman "n'est qu'un moyen de refaire de l'histoire par l'invention. Il a pour objet non de rendre exactement le détail matériel des faits, non de révéler le secret des événements mystérieux, mais de mettre en lumière la partie morale de l'histoire, de suppléer à l'oubli ou à l'ignorance des annalistes, en recomposant, par une sorte d'induction à laquelle la critique a plus de part que l'imagination, soit l'ensemble des faits généraux qui forment l'état de la société représentée par des personnages supposés, soit le caractère des personnages réels, conçus à la manière dramatique et placée dans la familiarité de la vie journalière"<sup>25</sup>. L'historien manque de documents pour ressusciter les paysans ou les artisans. La littérature apparaît ainsi comme le lieu où les humbles accèdent enfin à la parole: Mérimée dans *La jacquerie, scènes féodales*, comme Goethe dans *Goetz de Berlichingen*, font surgir les vilains oubliés des chroniqueurs nobles ou hommes d'église<sup>26</sup>. Il y a dans l'histoire, pour autant qu'elle englobe la poésie, un acte de justice sociale qui est le choc en retour de l'accession du peuple à la liberté par la Révolution.

---

<sup>22</sup> 1 juillet 1829 article anonyme. Ludovic Vitet le 17 mai 1830 dans un article "de la presse au XVI<sup>e</sup> siècle" note qu'étudiant le Moyen Age Thierry a raison d'être poétique car il ne dispose que de manuscrits et de vieux documents comme la tapisserie de Bayeux. Etudiant l'époque moderne penché sur le *Moniteur* Thiers écrit en revanche à juste titre une histoire positive.

<sup>23</sup> Voir le 26 mars 1828 l'article de L.D. (Louis de Guizard) sur les mémoires de Loménie.

<sup>24</sup> Voir les compte-rendus du *Cromwell* de Hugo les 26 janvier et 2 février 1828.

<sup>25</sup> Rémusat, 19 mars 1828.

<sup>26</sup> Rémusat, 28 juin 1828.

Le souci de représenter les masses et la physionomie globale d'un temps renouvelle par extension tous les savoirs spécialisés.

L'histoire du droit, domaine réservé d'Eugène Lerminier, est influencée par l'école historique allemande de Savigny. Elle s'éloigne du dogmatisme des légistes autant que de la manière anecdotique de Montesquieu : il s'agit "de nous représenter les masses, de reproduire à nos yeux l'ensemble des faits moraux, politiques, et littéraires, qui constituent le développement du droit chez les peuples divers, dans les différentes périodes de leur civilisation"<sup>27</sup>.

La critique littéraire doit plus encore à la méthode historique. C'est le penchant du public pour l'histoire qui permet l'émergence d'une histoire littéraire<sup>28</sup> de même qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ce sera l'histoire de Langlois et de Seignobos qui ouvrira la voie à l'histoire littéraire de Lanson. Dans cette émergence de l'histoire littéraire, le poids du présent politique ne joue pas moins que dans le développement de l'histoire politique : le romantisme est la face littéraire du libéralisme ou pour parler comme Sainte-Beuve "la constitution et le théâtre se tiennent"<sup>29</sup>. Sainte-Beuve ou Ampère élaborant une nouvelle histoire littéraire retournent sur le passé un regard aiguisé par le présent, comme Guizot ou Thierry, et font de l'histoire littéraire une histoire de la nation. Dans un discours de la méthode intitulé "de l'histoire de la poésie"<sup>30</sup>, Ampère affirme se soucier d'étudier moins le génie d'un auteur que le génie de sa nation, son insertion dans un mouvement littéraire, une religion, une philosophie. L'histoire littéraire n'est pas un catalogue de publications mais l'"histoire des divers états par lesquels ont passé l'âme et l'imagination humaine, et dont la littérature et surtout la poésie ont successivement reçu et gardé l'empreinte". Le rôle de l'individu génial est toutefois plus important en littérature qu'en politique : l'histoire de la littérature est celle du public et "celle des auteurs, comme l'histoire politique est celle du gouvernement en même temps que de la société. Encore l'influence des écrivains est-elle plus individuelle et plus libre que celle du pouvoir; le talent domine plus par ses propres forces que l'habileté"<sup>31</sup>.

Cette quête de la physionomie propre à chaque siècle a pour fin un récit nouveau des progrès de la civilisation. Le mot civilisation, cher à Guizot, apparaît

<sup>27</sup> Eugène Lerminier, *Introduction générale à l'histoire du droit*, 2 janvier 1830. Voir aussi 28 juin 1828.

<sup>28</sup> Voir E.D [Desclozeaux], 25 février 1829.

<sup>29</sup> Sainte-Beuve, 5 juillet 1828.

<sup>30</sup> 4 avril 1830

<sup>31</sup> Rémusat, commentaire du livre de Sainte-Beuve, 27 septembre 1828.

dès le prospectus du *Globe*. Les globistes partagent tous une vision évolutionniste du cours de l'histoire. L'histoire de la civilisation est l'histoire de l'humanité en son perfectionnement et au premier chef l'histoire des progrès de l'Esprit, tant le spiritualisme imprègne tous les articles.

Progrès dans les sciences : les mathématiques ne retiennent guère *Le Globe* qui en revanche fait une large place aux sciences naturelles et surtout aux travaux de Geoffroy Saint-Hilaire en 1828 et de Cuvier en 1830. Progrès dans les arts : le classicisme cède le pas aux lumières puis au romantisme comme Louis XIV à la Révolution quoique avec plus de lenteur<sup>32</sup>. Et de même que le principe représentatif triomphe depuis la Révolution en politique, de même il doit triompher dans les arts. Seul le public doit trancher, dans l'abstinence de l'Etat. Il arrive au *Globe* d'envisager un vote du public sur la programmation des opéras<sup>33</sup>... Peu de revues en tout cas auront avec pareille vigueur dénoncé l'Etat culturel et plaidé pour une invention progressive du goût par un public souverain.

A s'en tenir à cette vision historiciste d'une histoire de France boulevard de la liberté, *Le Globe* ne semble guère que participer de l'esprit du temps . Rien de mieux pour saisir son originalité que de le comparer avec les deux grands opposants de la Restauration, Constant et Guizot.

Pour Constant *Le Globe* n'a qu'une estime limitée<sup>34</sup>. On lui reproche de craindre tant le despotisme qu'il ne se soucie plus que de l'individu : dans sa pensée on décèle un individualisme ou pis un égoïsme triomphant, qui le pousse en religion vers le protestantisme, en politique vers le fédéralisme, en économie vers la reconnaissance de l'intérêt personnel. Pour les globistes la défense de l'individualisme est transitoirement nécessaire pour sortir du despotisme mais ne doit être qu'un prélude à la restauration d'un pouvoir apte à représenter l'unité morale de la nation. Pour Constant ils n'ont pas plus de sympathie que pour

---

<sup>32</sup> Voir le compte rendu par DTE (E. Thuriot) des oeuvres complètes d'Arnault, dramaturge de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : "les principes d'équité, de liberté, d'égalité sociale, si hautement proclamés alors, étaient passés de la tête des réformateurs dans la bouche des personnages dessinés pour la scène. Mais cette réaction philosophique et populaire, qui semblait devoir renverser l'étiquette cérémoniale du théâtre de Louis XIV, l'avait, au contraire, consacrée. Les inspirations philanthropiques du 18<sup>e</sup> siècle étaient venues d'elles-mêmes, par un singulier contresens, s'enchaîner dans le cadre symétrique tracé par l'aristocratie dédaigneuse et hautaine du 17<sup>e</sup>, avec cette différence que ce n'était plus la cour d'un monarque superbe et à l'aise dans sa grandeur, mais celle d'une philosophie roturière qui, comme un nouveau parvenu, portait gauchement et sans grâce les fastueux ornements dont elle était revêtue."

<sup>33</sup> 21 février 1829.

<sup>34</sup> Voir le compte rendu par F. (?) le 6 janvier 1830 des *Mélanges de littérature et de politique* de Benjamin Constant.

l'Amérique, simple agrégation d'hommes, livrée à l'individualisme<sup>35</sup>. Par cette critique évidemment sommaire, les globistes rejoignent Guizot qui prend ses distances avec la matrice libérale classique de Constant, rejetant l'idée d'état minimum et le modèle du marché. Guizot, soucieux de rétablir une autorité publique, se place à mi-chemin entre les libéraux classiques comme Constant et Mme de Staël et les reconstruc-teurs comme Saint-Simon et Auguste Comte. La misère et la crise économique des années 1828-1830 rapprochent de lui les globistes dont certains en 1825-1828 s'étaient montrés tentés par le libéralisme individualiste de Constant et du *Censeur* de 1814.

Ce rapprochement ne va pas jusqu'à l'alignement sur Guizot. La divergence reste feutrée. Guizot participe au financement du journal et est le garant des jeunes globistes auprès de la bonne société du temps. Il a des disciples parmi les rédacteurs comme Trognon, Rémusat. Mais la rédaction n'est pas unanimement guizolâtre. Souvent provinciaux, les globistes ne s'accommodent pas de l'uniformité de la centralisation. Pour eux le correctif à l'individualisme n'est pas le gouvernement des esprits par l'Etat comme le croit Guizot, mais l'association libre des volontés<sup>36</sup>. Rien de plus net à cet égard que leur conception de l'organisation des pouvoirs : Guizot concède une large place à l'exécutif, *Le Globe* défend les prérogatives du parlement. Aussi bien *Le Globe* n'a pas pour les reconstruc-teurs saints-simoniens l'indulgence relative de Guizot. Stendhal avait publié dans *Le Globe* le 17 décembre 1825 son pamphlet contre *Le Producteur*, "le nouveau complot" ; Sainte-Beuve réitère l'attaque en montrant la filiation de la Terreur au doctrines de Saint-Simon<sup>37</sup> et se situe lui même dans la descendance des Girondins.

Cette divergence avec Guizot quant aux mérites de la centralisation s'enracine dans une vision différente de l'humanité. Guizot n'a pas une doctrine de la liberté mais une doctrine de la Vérité transcendante et qui s'impose à l'homme ; doutant de l'autonomie individuelle, il critique l'absolutisme au nom de la faillibilité de la raison humaine et non du droit de chaque homme à participer librement au gouvernement<sup>38</sup>. Du coup s'il s'oppose à Bonald dans ses conclusions politiques,

<sup>35</sup> 21 novembre 1829.

<sup>36</sup> 5 avril 1828.

<sup>37</sup> Compte rendu de la *Réfutation de l'histoire de France de l'abbé de Montgaillard* par M. Laurent, 9 février 1828

<sup>38</sup> Voir Philippe Raynaud, "la révolution anglaise", *François Guizot et la culture politique de son temps*, p 78

il en partage les prémices ; tous deux croient impossible d'incarner la justice ou la raison dans un pouvoir humain et font appel à une transcendance pour fonder la société. L'idée de la finitude de l'homme manifeste l'orientation théologique de la pensée de Guizot. A l'inverse pour les globistes l'histoire est le dévoilement de la liberté. Si les uns penchent vers Guizot et les doctrinaires, les autres vers Constant et les libéraux, ils tendent tous à lutter contre la superstition du collectif, quitte même à défendre l'"individualisme"<sup>39</sup> dans les moments où l'Etat leur paraît oppressif. *Le Globe* prolonge la tradition de l'optimisme sécularisé des lumières et les défenseurs les plus radicaux de la liberté comme Duchâtel ou Dubois sont aussi ceux dont la pensée est le plus affranchie du christianisme. Dubois comme Duchâtel croit au travail de la société sur elle-même ; aucun gouvernement ne peut faire aussi bien que la société civile dans son mouvement spontané vers la liberté et la richesse. D'où leur radicalité dans la revendication de la liberté. Dans l'ordre économique, Duchâtel montre les bienfaits de la progressive dérégulation du crédit depuis l'abolition de l'interdiction du prêt à intérêt le 2 octobre 1789<sup>40</sup>. Mais la liberté économique reste un peu suspecte par son lien avec le principe d'utilité. L'effort de Dubois qui dirige la rédaction porte surtout sur la défense de la liberté d'opinion et notamment de la liberté religieuse. Dans cette défense aussi le recours à l'histoire est un argument majeur. L'histoire conforte les globistes dans la tranquille assurance de leur victoire inéluctable et leur permet le luxe de la tolérance: s'agit-il de liberté de la presse ? "A chaque essai législatif, heureux ou malheureux, le pays fait un pas, il tombe quelque préjugé, il y a quelque fraction de parti qui accepte la liberté : [...] Le temps n'est pas loin où les mœurs seules réprimeront la plupart des abus que les lois essayaient en vain de prévenir dans ces dernières années"<sup>41</sup>.

En matière de liberté religieuse les globistes sont plus encore des théoriciens inflexibles de la liberté. Partisans précoces d'une séparation de l'Eglise et de l'Etat à l'américaine, ils sont éloignés du "vieux catholicisme, ultramontain ou gallican, avec toute la majesté de ses souvenirs et de sa longue domination, revendiquant pour le maintien de ses dogmes et de sa discipline le gouvernement de la société, ou au moins la sanction pénale". Ils ne sont pas moins éloignés de "l'intolérante philosophie du dernier siècle, avec ses préjugés de gouvernement révolutionnaire, proclamant la liberté de tous les cultes et mettant sans cesse le catholicisme hors cette loi de liberté."<sup>42</sup> Ils cherchent un état neutre protecteur de tous les dieux

<sup>39</sup> Le mot apparaît avec une acception positive sous la plume de Desloges le 9 septembre 1826.

<sup>40</sup> "De l'usure", 5 et 22 janvier 1828.

<sup>41</sup> 26 avril 1828, éditorial de Paul Dubois.

<sup>42</sup> Paul Dubois, "du mariage des prêtres", 19 mars 1828.

pénates<sup>43</sup> comme aux Etats-Unis. Revendication imprudente dans une France où le danger jésuite obsédait les esprits. Mais l'histoire là encore les conforte dans cette imprudence : les progrès de la liberté sous la Restauration après l'intolérance de la monarchie, de la Convention et de l'Empire porte à croire qu'il n'est pas "si éloigné, le jour où l'entretien de chaque culte pourrait être remis à ses prosélytes et l'administration de ses deniers comme la vérité de ses doctrines abandonnée à ses ministres"<sup>44</sup>. Du cours de l'histoire on peut induire que bientôt la religion ne sera plus qu'une opinion parmi d'autres.

Faire de l'histoire le lieu des progrès de la liberté n'implique pas qu'on renonce à trier l'héritage. Toute période n'est pas également instructive pour qui cherche à fonder une société libre.

### Une histoire critique de la France.

Sans tirer de l'histoire des modèles, les globistes cherchent à en tirer des encouragements en établissant une généalogie de la liberté. Dans cette généalogie l'absolutisme n'a aucune place et par là *Le Globe* s'écarte radicalement de la réhabilitation de l'oeuvre de la monarchie par Guizot. Malgré les remarques sporadiques de Rémusat sur la grandeur des rois, tout l'effort du journal consiste à enfouir dans l'oubli ce passé que les contre-révolutionnaires s'échinent à ressusciter. Sur l'absolutisme, on en a dit assez quand on a proclamé sa mort. "Le public repousse avec impatience toute allusion destinée à ranimer de vieilles haines ou de vieilles idolâtries. La France est lasse de se traîner dans l'ornière du passé."<sup>45</sup>. Tout au plus prend-on un plaisir malin à ruiner la prétention des rois à fonder leur pouvoir sur leurs mérites plus que sur le voeu populaire : certes ce n'est pas le génie qui fait les rois puisque le dernier roi de la première race , Childéric III,

<sup>43</sup> Paul Dubois, "liberté religieuse", 6 août 1828.

<sup>44</sup> 26 janvier 1828 anonyme. Duchâtel est plus explicite puisqu'il défend le droit au préjugé le 1 mars 1828 : "Nous ne voyons pas certes que la vie monastique soit en harmonie avec l'activité de nos sociétés modernes [...] mais tout homme n'a-t-il pas le droit de vivre comme il lui plaît, de ne pas travailler?"

<sup>45</sup> 13 novembre 1828. Voir aussi le 20 mai 1829 le commentaire anonyme du tableau du sacre de Gérard : l'article souligne l'inexpressivité des visages parce que chacun, ne croyant plus à la sainte ampoule, pense à son cercle, à la chasse et à flatter le souverain. Faute de pouvoir donner un caractère religieux à une cérémonie dont la froideur trahit la désacralisation de la monarchie, Gérard lui donne un caractère théâtral et gesticulatoire. Pour avoir fait la même remarque le *Courrier français* s'attire un procès en juin 1829.

fut enfermé comme insensé, le dernier de la seconde, Louis V, renversé pour fainéantise, le dernier de la troisième, Louis XVI, exécuté pour insuffisance<sup>46</sup>.

Oppressive, la royauté a étouffé jusqu'à l'idée de liberté. Il n'y a pas de "liberté ancienne", on l'a vu. Seule la Ligue peut apparaître comme une tentative d'émancipation, "tentative intempestive, aveugle, faite à contresens, sous une bannière absurde, mais néanmoins très réelle et très sérieuse"<sup>47</sup>. Dans la Ligue le catholicisme était un prétexte, le désir de faire ses affaires le vrai fonds. Contre les passions antireligieuses du XVIII<sup>e</sup> siècle *Le Globe* défend la Ligue avec d'autant plus d'énergie<sup>48</sup> qu'il y trouve l'occasion de récriminer contre l'alliance du trône et de l'autel souscrite par la Restauration. Mais l'histoire de la liberté ne commence véritablement qu'avec la Révolution. Si admirable que soit Voltaire<sup>49</sup>, les Lumières apparaissent trop partisans et de surcroît leur souvenir est occulté par la Révolution. C'est la Révolution, et elle seule, qui est la matrice des idées modernes. Pour Rémusat, "s'il fallait absolument considérer la révolution sous un point de vue exclusif, le meilleur et le plus vrai serait peut-être celui où elle se présenterait comme une guerre de théories, comme une controverse à main armée entre de bons ou mauvais principes et de justes ou fausses conséquences. Ainsi étudiée, l'histoire de la révolution ne serait presque qu'un fragment de l'histoire de la philosophie"<sup>50</sup>.

Dans cette perspective philosophique, la coupure opérée par Guizot entre une Constituante libérale mais inexpérimentée et une Convention despotique par trop de souci d'unité n'a guère de sens au regard de l'urgence à défendre les idées de la révolution contre les légitimistes. *Le Globe*, en radicalisant son combat politique entre 1828 et 1830, tend à expliquer toujours davantage la Terreur par les circonstances. Du fatalisme il glisse au providentialisme et à l'idée que du mal de la Terreur sort un bien pour la France. "Nous vivons heureux aujourd'hui de tout le malheur de nos pères, écrit Dubois ; [...] tout couverts de sang et de larmes, leurs yeux du moins ne se trompaient pas : ils voyaient notre avenir; leurs erreurs, leurs

---

<sup>46</sup> Recension anonyme, 28 octobre 1829 du livre de Barrière, *La cour et la ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*.

<sup>47</sup> Voir 12 et 17 mai 1830, "histoire de la presse au seizième siècle" par Ludovic Vitet.

<sup>48</sup> Voir D.T.E. (Thuriot) 20 juillet 1830 et aussi 2 septembre 1829, commentaire de l'*Histoire de la Saint-Barthélemy* de Audin.

<sup>49</sup> Voir 21 janvier 1828.

<sup>50</sup> Le 4 avril 1829 à propos de la conspiration pour l'égalité dite de Babeuf par Buonarroti. Rémusat s'oppose à l'interprétation de la Révolution en termes de complot.

crimes même, tout vient de cette vision de bonheur; et si leur enthousiasme s'est égaré, nous ne pouvons oublier qu'il s'égarait pour nous."<sup>51</sup>

L'Empire n'est pas l'objet de pareille indulgence. Les globistes ne croient pas à la linéarité des progrès de la liberté. L'empire est en effet pensé à la fois sous les catégories de l'ancien et du nouveau : il est l'héritier du despotisme de la monarchie en même temps que des idées de la révolution.

On stigmatise un despotisme administratif qui "ne demandait pas mieux que de transformer la population française en un grand régiment où, sous les mêmes armes, les hommes ne se distingueraient les uns des autres que par leur numéro"<sup>52</sup>. Ce despotisme est d'autant plus efficace qu'il ne se heurte à aucune opposition résolue : de Constant à Paul-Louis Courier, aucun homme consistant dans ses principes dans "cette génération qui se crut républicaine, et qui, au fond, n'eut qu'une fièvre de liberté généreuse et passagère"<sup>53</sup>. En Napoléon Dubois, Duvergier, Rémusat condamnent donc l'administrateur.

Mais touche-t-on à la politique étrangère, la gloire fait aussitôt oublier le despote. Selon Pierre Leroux Napoléon conquérant avait "une pensée de civilisation qui dirigeait sa politique et si la nation le désapprouve aujourd'hui, elle l'approuvait sauf une infime minorité au temps de sa splendeur"<sup>54</sup>. La mission de Napoléon fut de généraliser la révolution française en Europe, de préserver la civilisation française en l'étendant dans une Europe rétrograde. Armand Carrel est plus systématiquement élogieux encore dans l'évocation de "notre plus grand citoyen et l'homme le plus étonnant de notre histoire", le nouvel Alexandre pour lequel la voix du peuple s'est déjà prononcée<sup>55</sup>. Il est vrai qu'on insistait d'autant plus sur la gloire de Napoléon que la gloire manquait à la Restauration.

---

<sup>51</sup> 22 novembre 1828, commentaire de la réception de Barante à l'Académie française au fauteuil de de Sèze. Dubois regrette la tiédeur de Barante à défendre la révolution. L'excuse des circonstances revient sans cesse : voir par exemple le compte rendu par O (Duvergier de Hauranne) le 30 avril 1830 des mémoires de l'ex-conventionnel Levasseur et par Armand Carrel le compte rendu des Mémoires du contre-révolutionnaire Fauche Borel le 7 mars 1829.

<sup>52</sup> 17 janvier 1828, Rémusat, commentaire des *Lettres de M. de Saint-Amand sur la Normandie*. Le 1<sup>o</sup> mars 1828, *Le Globe* approuve le drame historique consacré à la révolte de Mallet, *les Soirées de Neuilly* de M. de Fongerey: "Le choix seul d'un tel sujet est acte de poésie" puisque l'auteur peut montrer "le despotisme merveilleux de l'empire, son mécanisme de servilité si prompt et si crédule, sa force extrême, et sa faiblesse tout aussi extrême dès qu'on va au coeur, enfin son atroce et cependant irréfléchi mépris de l'humanité".

<sup>53</sup> Voir Charles Magnin, 7 janvier 1829. Sur Constant voir O (Duvergier de Hauranne), 25 novembre 1829.

<sup>54</sup> 24 juin 1829, "de la politique extérieure au XIX<sup>e</sup> siècle et du perfectionnement du droit international" de Pierre Leroux.

<sup>55</sup> Commentaire des *Mémoires* de Bourienne, 8 août 1829.

On voit bien ici comment le goût de l'aventure interfère avec le souci de la liberté dans le jugement porté sur l'histoire de France. L'histoire est le dernier champ d'aventure pour une génération qui n'a plus pour tâche que d'organiser une liberté créée par d'autres. Le mal du siècle n'épargne pas même ces jeunes gens trop sérieux et rangés que sont les globistes. Tous n'en sont pas aussi grièvement atteints ; la nostalgie de la gloire est plus perceptible dans la critique théâtrale ou littéraire que dans l'analyse politique ou l'érudition historique, et surtout elle est plus sensible chez les plus jeunes. Les premiers rédacteurs -Dubois, Rémusat, cessent entre 1828 et 1830 d'incarner la jeune France pour représenter la "France virile"; ils se préparent au pouvoir en s'entraînant à l'art des transactions et cèdent rarement aux séductions de l'imaginaire de la gloire. Mais les jeunes recrues d'après 1827, âgées d'à peine 30 ans, comme Armand Carrel et Thuriot, consumant leurs forces dans l'embrasement des salons doctrinaires, regrettent le vent et la tempête<sup>56</sup>. Quand ils légitiment la conquête par la diffusion de la civilisation ils sont sincères, sûrement, mais leur fascination pour Napoléon doit beaucoup à l'imagination poétique et romanesque, au culte de l'énergie d'autant plus exaltée que la Restauration semble l'opération-survie d'une monarchie de vieillards. Aussi *Le Globe* se fait l'écho complaisant de toutes les mises en scène du mythe napoléonien: poèmes épiques comme le *Napoléon en Egypte* en 8 chants de Barthélemy et Mery ; représentations à grand spectacle comme celle du siège de Saragosse par le cirque olympique, dont on souligne malignement que théâtre non subventionné, il est aussi le seul théâtre qui réponde au goût du public<sup>57</sup>.

Toutes les périodes héroïques ont de même la faveur des jeunes globistes: les croisades, "premier pas immense de la chrétienté hors de la féodalité" ; Jeanne d'Arc- "c'était la France des villes et des campagnes individualisée avec ses affections, ses haines et ses croyances"<sup>58</sup>; les troubles du XVI<sup>e</sup> siècle, chaos étrange de beau, de laid et d'atroce, saturnales royales ou populaires, "qui font pleurer d'admiration ou frissonner de terreur. C'est comme un souvenir et un retour sur la crise dont nous sortons à peine; c'est encore la révolution française qui nous agite dans nos plaisirs, comme dans le débat de nos intérêts".<sup>59</sup>

<sup>56</sup> Voir Goblot, *op. cit.*, pp 840 et suiv.

<sup>57</sup> 20 décembre 1828.

<sup>58</sup> 17 janvier 1829, commentaire par D.T.E (E Thuriot) de *La Philippide* de Viennet. Thuriot regrette l'injustice de Voltaire et de ses épigones pour les croisades et Jeanne d'Arc.

<sup>59</sup> Paul Dubois, 30 mai 1829, commentaire de la tragédie d'Arnault père, *Pertinax ou les préteurs*.

L'histoire est ainsi tout entière lue en fonction d'une esthétique romantique qui glorifie le peuple, où s'incarne le sublime et le grotesque. Les clivages politiques s'atténuent devant ce goût de la sauvagerie: les chouans même ont la beauté des Indiens de Cooper: "Quelque horreur que nous inspirent les atrocités de ces espèces de sauvages, nous aimons à en retrouver le tableau dans l'histoire", et on ne peut se défendre d'admirer ces "martyrs", "paysans qui meurent pour les abus dont la révolution française voulait les délivrer"<sup>60</sup>. Seul l'absolutisme est condamné sans appel pour sa mesquinerie. Les mémoires, alors en plein essor, sont le lieu privilégié de cette démonstration: on présente Richelieu dansant avec des castagnettes devant Anne d'Autriche<sup>61</sup>... Ainsi l'absolutisme n'est pas moins condamné pour sa frivolité que pour les atteintes qu'il porte à la liberté.

On voit l'étrange situation de ces enfants du siècle. "On se trouve heureux de vivre dans un temps où on ne court plus la chance de sortir des orgies de cour par des orgies de populace"<sup>62</sup>. Mais ce bonheur trop calme se teinte de nostalgie. Entre 1828 et 1830 se dessine déjà ce qui sera la contradiction de la monarchie de Juillet, assez sensible à la gloire pour rapatrier les cendres de Napoléon sous la direction de Rémusat, un ancien globiste, assez raisonnable pour ne pas se lancer dans une politique d'agression ni même de puissance, au risque de décevoir les Français.

Sous le second empire Sainte-Beuve stigmatisera le style de ses anciens camarades du *Globe*, jansénistes politiques de la Restauration et de la monarchie de Juillet, gens décidément trop raisonnables, "nos graves professeurs d'histoire d'aujourd'hui, nos auteurs de considérations politiques d'après Montesquieu, mais plus tristes que lui, tous ceux qui cherchent et prétendent donner la raison de tous les faits, l'explication profonde de tout ce qui se passe [...] Esprits de mérite, mais ternes et laborieux, ployant sous le faix de la maturité"<sup>63</sup>. "Jamais un souffle matinal" chez eux. De fait il y a dans *Le Globe* un peu de cette pesanteur dont la *Revue des deux Mondes* accablera ensuite ses lecteurs. La prééminence de l'histoire dans *Le Globe* est un signe de cette sévérité empesée: l'historien comme

<sup>60</sup> 30 janvier 1830, compte rendu anonyme des *Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du bas Maine* par M. de Scépeaux.

<sup>61</sup> 8 janvier 1828, compte rendu des *Mémoires* de Loménie de Brienne.

<sup>62</sup> Recension anonyme, 28 octobre 1829, du livre de Barrière, *La cour et la ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*.

<sup>63</sup> *Causeries du Lundi*, 3<sup>e</sup> édition, t. VIII, p 508.

le philosophe éclectique marque le poids des héritages, reconnaît les emprunts du présent au passé et exerce plus son intelligence que sa capacité de création.

Reste que le reproche de platitude paraît très excessif à s'en tenir aux années de la fin de la Restauration. *Le Globe* diffuse dans le public le goût de la résurrection de l'histoire, par le roman historique, par le drame, par l'histoire philosophique à la Guizot. Et il est singulièrement novateur aussi par les conséquences politiques qu'il tire -en toute imprudence- de l'histoire; après 1830 la presse française offrira peu d'apologies aussi vigoureuses de la liberté économique, de la liberté d'enseignement, des libertés de la presse et de l'association. Entre 1828 et 1830 on pressent le divorce imminent entre d'un côté les artistes et de l'autre les hommes de pouvoir qui par prudence ou pusillanimité ne mèneront plus après 1830 que ce que Jouffroy appelle "une politique de ménage" et Tocqueville " un pot au feu bourgeois". Mais les jeunes gens du *Globe* n'ont pas encore glissé de la politique de l'avenir à la politique des intérêts.

*Françoise Mélonio*